LA PAROLE ENTRE OBSCURITE ET CLARTE

1. L'obscurité de la parole

La parole est *obscure*. Cette obscurité n'est pas simplement celle de la nature, ou de l'essence, de la parole, celle que le Philosophe a pour tâche de clarifier, en mettant au jour les origines, les enjeux, et les éventuelles surprises du langage humain, mais toutes ces paroles que nous employons tous les jours, et que cette essence recherchée doit précisément subsumer ou éclairer, sont elles aussi très souvent *obscures*. Parler, c'est risquer un sens. Et le sens n'est pas toujours évident ni pour celui qui se risque à le produire, ni pour celui qui cherche à le comprendre. Devant les paroles, les miennes et celles des autres, il y a souvent un effet de confusion. Ai-je bien compris ? Qu'est-ce que cela voulait vraiment dire ? Nous ne pouvons pas toujours examiner les paroles comme des choses, posées devant nous, attendant inertes que nous les observions avec plus d'attention, au risque d'ailleurs que nous ne les entendions plus comme des actes, des intentions de signifier, mais comme des formes figées, absurdes, nécessairement insensées puisqu'elles ne correspondent plus au contexte singulier qui seul leur donnait sens. C'est bien la mésaventure qui arrive à Pantagruel, au chapitre 15 du *Quart Livre* de Rabelais lors de l'épisode célèbre des « paroles gelées » :

« En pleine mer nous banquetant, grignotant, devisant et faisant beaux et courts discours, Pantagruel se leva et tint en pieds pour découvrir l'environ. Puis nous dit:" Compagnons, oyez vous rien ? Me semble que j'ouïs quelques gens parlant en l'air, je n'y vois toutefois personne. Ecoutez." A son commandement nous fûmes tous attentifs, et à pleines oreilles humions l'air, comme belles huitres en écaille, pour entendre si voix ou son aucun y serait épars (.....)"Seigneur, de rien ne vous effrayez ! "dit le pilote. "Ici est le confin de la mer Glaciale, sur laquelle fut, au commencement de l'hiver dernier passé, grosse et félonne bataille entre les Arismapiens et les Nephelibares. Lors gelèrent en l'air les paroles et cris des hommes et femmes, les chaplis des masses, les hurrys des harnais, des bardes, des hennissements des chevaux et tout autre effroi de combat. A cette heure, la rigueur de l'hiver passée, advenant la

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 18 pages.

sérénité et temperie du bon temps, elles fondent et sont ouÏes."- "Par Dieu", dit Panurge, "je l'en crois. Mais en pourrions-nous voir quelqu'une ? Me souvient avoir lu que, l'orée de la montagne en laquelle Moïse reçut la loi des Juifs, le peuple voyait les voix sensiblement."- "Tenez, tenez, dit Pantagruel, voyez-en ci qui encore ne sont dégelées" Lors nous jeta sus le tillac pleines mains de paroles gelées, et semblaient dragées perlées de diverses couleurs. Nous y vîmes des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés. Lesquels, être quelque peu échauffés entre nos mains fondaient comme neige, et les oyons réellement, mais ne les entendions car c'était langage barbare. »

Dans ce texte célèbre, il ne faut pas seulement être sensible au paradoxe de « paroles vues », comme les Hébreux « virent des voix » en bas du Sinaï dans le texte biblique de *L'Exode* (20-15 : **« Et tout le peuple voit les voix»**), mais aussi au thème plaisant de paroles « manipulées » et « touchées » comme des pierres, ces paroles qui sont **« des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés »,** et qui rendus à leur essence sonore, restent inintelligibles **« car c'était langage barbare ».** Les mots ne sont pas des choses closes : ils renvoient immédiatement à un sens qu'ils donnent et qui est pourtant au-delà d'eux, un sens qu'il faut sans cesse « dégeler» au risque parfois de n'y entendre « goutte ». Le mot n'est un mot qu'en prise sur cette transcendance du sens, il donne plus que ce qu'il est dans sa matérialité sonore, cette matérialité sonore que Rabelais imagine emprisonnée dans la Mer Glaciale. Le mot n'est pas simplement une forme, mais un acte, l'acte de faire sens, même si ce sens reste obscur et échappe.

Car l'obscurité de la parole n'est peut-être pas accidentelle, mais essentielle. Nous croyons trop vite, depuis les Philosophes grecs, que la parole est là pour éclairer, que la verbalisation clarifie, que le *logos* met au jour ce qui est, selon une métaphore visuelle qui identifie la vérité à la lumière, la connaissance à la vision (*intuitio* en latin) ou à la contemplation (*theoria* en grec), et l'idée à ce qui est vu (*idea*) non pas par l'œil du corps mais par celui de l'esprit. C'est la puissance de cette métaphore, au double sens de ce que cette métaphore visuelle tient en réserve et de son emprise sur les structures de notre représentation, qu'invite d'ailleurs à interroger le thème biblique rappelé par Rabelais des « paroles vues » plutôt

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 18 pages.

qu' « entendues » en bas du Sinaï (comme si, après le don de la Loi fait à Moïse, l'important n'était pas toujours de voir, mais d'abord d'écouter, et/ou comme si la transcendance prenait immédiatement, et paradoxalement, la figure d'un texte visible plutôt que celle de l'Invisible tenu en retrait). Nous croyons trop vite, peut-être, que la parole est synonyme de clarté, que la parole met en ordre, comme la parole de Dieu au commencement de la Bible ou l'assignation adamique d'un nom à chaque être naturel dans le récit de la *Genèse* (2, 19-20) :

« 19 Le SEIGNEUR Dieu forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les fit venir vers l'homme, pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme. 20 Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs <…> »

Nommer, ce serait y voir clair. Parler, ce serait explorer cette première clarté de la nomination en suivant le chemin de la parole (la « dialectique » vient du grec *dia-logos*, la traversée *–dia-* du langage rationnel *–logos-*) pour nous rapprocher des choses, voire pour les révéler en elles-mêmes et dans leurs relations articulées. Parler, ce serait enfin ne pas rester passif devant le réel, mais manifester le pouvoir proprement humain de réordonner le monde. « *Nomen, Lumen, Numen* » : le nom, la lumière, le pouvoir de ce qui fait signe, pour reprendre le titre d'une poésie hugolienne des *Contemplations*…

Mais s'il s'agit d'aller au clair par la parole, c'est que nous sommes aussi avec la parole dans l'obscur, dans l'implicite, dans l'équivoque, dans la métaphore et le figuré. Certes, les Sophistes grecs jouaient de cette obscurité avec complaisance. Mais n'avaient-ils pas aussi une conscience aigue, presque tragique, de cette confusion que la parole apporte, loin de pouvoir toujours introduire netteté et rigueur comme l'espèrent volontiers les philosophes ? La parole est une réalité qui mêle le clair à l'obscur, elle apporte la lumière autant qu'elle peut paradoxalement perturber la communication : parler empire souvent les choses… Cette ambiguïté est sans doute celle-là même qui caractérise la sophistique grecque, comme le

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 18 pages.

rappelle Jacqueline de Romilly dans *Les Grands Sophistes dans l'Athènes de Périclès* : d'une part, les Grands Sophistes comme Gorgias ou Protagoras apparaissent comme les fervents champions de la rationalité critique en lutte contre les préjugés populaires ; d'une autre part, **« les sophistes (…) restaient les contemporains de la tragédie ».** La parole réveille et endort, voile et dévoile, étant elle-même la meilleure et la pire des choses comme la langue pour Esope (et aussi bien pour Rabbi Eliezer demandant à son serviteur Tobie de chercher au marché le bien le plus précieux et le bien le moins précieux, une langue, dans les deux cas…)

Isaiah Berlin rappelle ainsi dans *La liberté et ses traîtres* que Joseph de Maistre considérait à bon droit l'étude du latin comme fondamental non pas parce que le latin est une école de précision, comme on l'entend souvent dire, mais tout au contraire parce que le latin, sous son apparente rigueur, est une langue pleine d'ambiguïtés et de chausse-trappes : **« C'est le latin que nous devons enseigner à nos enfants. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas une langue claire ».** Le latiniste se méfie de son propre savoir, et apprend ainsi à se méfier de son propre langage. Contre les philosophes du XVIIIème siècle qui voyait dans les structures du langage les structures mêmes de la raison, le moyen de toutes les analyses et de toutes les synthèses, le produit de l'activité humaine, Maistre relevait au contraire dans le langage une opacité essentielle, y découvrait un fonds de passivité que toute pensée doit nécessairement souffrir et qui la condamne d'ailleurs à accepter ses limites et son irrationalité indépassable. Faire du latin, ce n'est pas apprendre la rigueur, mais comprendre que la rigueur n'est bien souvent qu'un leurre qui produit mille malentendus.

Alors faut-il se taire ?

2. <u>Le scandale de la parole. *Secundos le Silentieux*</u>.

Parler n'est pas un acte anodin. Parler brise nécessairement d'abord le silence qui constitue la condition même de l'écoute et la possibilité toute simple que les mots prennent sens pour un auditeur. Parler suppose en outre d'accepter le risque de la confusion et du malentendu, la complexité

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 18 pages.

souvent tragique du réel. On pensera ici à la figure étrange de *Secundos le silencieux.*

La tradition, dans laquelle entre sans doute beaucoup de légende (pour ne pas dire *que* de la légende), rapporte qu'un sophiste du temps de l'empereur Hadrien aurait voulu testé un épouvantable « lieu commun » de la misogynie grecque : il n'existerait pas de femme honnête… Sous un déguisement, il aurait ainsi découvert que sa propre mère était susceptible de se prostituer. De honte, poussée par le sentiment d'*adoxia* ou de déshonneur, celle-ci se serait tuée. *Secundos* aurait alors décidé de ne plus prononcer un mot. Tristesse d'avoir perdu *physiquement* sa mère, en la conduisant au suicide ? Désespoir d'avoir découvert que sa mère n'était pas telle qu'il l'idéalisait et de l'avoir ainsi perdue *symboliquement* ? Devant le scandale d'une réalité insupportable, il n'y a (plus) rien à dire. La cruauté, ou la violence du réel est *indicible.* Mais la figure de Secundos est cependant plus complexe que scabreuse, car la tradition nous a également laissé un certain nombre de ses « dires » ou plutôt de ses « définitions ». En effet, la légende, qui a peut-être un fondement historique, rapporte que l'Empereur Hadrien l'aurait plusieurs fois interrogé sur des questions de cosmologie ou de morale, et Secundos aurait de bon gré *écrit* sur des tablettes de cire des réponses certes concises, mais visiblement aussi très « élaborées». Une vingtaine nous sont parvenues. Or, ce qui caractérise ces réponses, c'est que Secundos, ou l'auteur supposé de ces « définitions » qui lui sont attribuées dans *L'Histoire de Secundus*, ignore toute construction syntaxique : il ne forme aucune phrase, mais multiplie une liste de syntagmes nominaux. Par exemple, à la question 8, *Qu'est-ce que l'homme?*, Secundos répond en variant les formules, parfois très énigmatiques, comme « cadavre éternel », ou très classiquement « platoniciennes », comme « déserteur de la Lumière » :

« Un esprit enveloppé de chair ; un vase d'esprit ; un réceptacle de la perception ; une âme qui souffre ; un logis éphémère ; une apparition temporaire ; un instrument d'os ; un précurseur de la Vie ; un jouet de la Fortune ; un bien qu'on ne peut garder ; une dépense de vie ; un exilé de la Vie ; un déserteur de la Lumière ; une réclamation de la Terre ; un cadavre éternel. »

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 18 pages.

Ou encore, à la question 11, *Qu'est-ce qu'un ami ?*, la réponse de Secundos propose une liste contradictoire de substantifs qui témoignent, de manière là encore bigarrée, d'un profond pessimisme :

« Un nom recherché ; un homme invisible ; un bien difficile à trouver ; un encouragement dans l'embarras ; un refuge dans le malheur ; un bras où s'appuyer dans la misère ; un éclaireur sur le chemin de l'existence ; un homme insaisissable ; un bien foncier ; un bonheur insaisissable. »

Les « réponses » de Secundos manifestent par ailleurs une misogynie évidente, « virulente » (Question 10), pour reprendre l'expression de Marc Philonenko qui a édité ces textes rares, comme une hostilité au métier de marin, « gladiateur de la mer » (question 14) et une admiration certaine pour les paysans, « médecins du sol » et « pédagogue des montagnes » (question 13). Preuve, s'il en était besoin, que celui qui se tait n'est pas toujours plus sage, en dépit des apparences, que celui qui parle à tort ou à travers ! Les paroles ont beau être rares, elles ne sont pas toujours plus précieuses. Valéry disait que, pour le poète, **« chaque atome de silence est la chance d'un fruit mur »** ; mais qui dit chance, ne dit pas certitude de la réussite, et l'*Histoire de Secundus* n'a finalement guère marqué la philosophie occidentale. On soulignera d'ailleurs avec amusement que la question 13, « Qu'est-ce qu'un gladiateur ? » a été lue au moyen âge comme « Qu'est-ce qu'un moine ? », à la suite d'une erreur de lecture entre « *monomachos* » (le gladiateur) et « *monachos* » (le moine), ce qui rendait la supposée réponse de Secundos (« une mort qui se vend » ou « une victoire misérable ») particulièrement inintelligible, voire cocasse. L'équivoque, en l'espèce involontaire, a un ressort comique certain, quoiqu'il y ait aussi des malentendus heureux ou improbables qui réveillent parfois l'esprit et découvrent de nouveaux horizons de sens.

Mais on soulignera surtout deux points centraux du style de Secundos : le refus de la syntaxe, c'est-à-dire de l'articulation du discours, et le goût de l'oxymore, de l'alliance de mots. Secundos ne construit pas ses réponses, mais les additionne, les accumule, les superpose sans véritable logique,

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 18 pages.

mais plutôt comme des variations, plus ou moins métaphoriques ou originales, sur un thème. Toutes les réponses sont brutales et chaotiques, même si ce désordre fait peut-être sens, comme un inventaire non exhaustif de ce qu'il serait possible de dire sur une réalité précise. Les étranges caractérisations de Secundos multiplient les approches, sans qu'on sache s'il s'agit de clarifier, pas à pas, ou d'obscurcir, par de multiples touches, ce qui est en question. Le silence de Secundos, selon la tradition légendaire de son *Histoire*, est donc paradoxal : certes, Secundos se tait, mais il écrit. Il ne s'agit donc pas d'un silence compris comme la manifestation indirecte d'une absence ou d'un défaut de sens, comme une condition de l'écoute ou la suggestion de l'indicible, mais plutôt d'une forme de mutisme volontaire (que le passage à l'écrit rend quelque peu absurde), ou peut-être d'ascèse (si l'on voit dans cette « loi du silence » un exercice imposé au corps pour libérer l'esprit). Mais le véritable « silence » est sans doute ailleurs : dans l'absence de liens ou de relations, dans le refus d'un discours construit qui puisse épouser la complexité du réel pour « dire » ses aspects hétérogènes en les articulant, en les mettant en perspective, en les coordonnant et en les subordonnant.

Semblablement, Secundos multiplie volontiers les oxymores (choc de deux mots, ou de deux champ sémantiques opposés) qui suggèrent la complexité, de manière brutale ou poétique, mais qui la proposent comme une devinette ou une énigme tragique, plutôt que comme un problème posé et à résoudre. Parler, c'est chercher à articuler une réalité complexe, et non pas seulement « décrire » le monde (par le moyen de listes), ou « crier » ; parler, c'est « médiatiser » et suivre les nuances parfois confuses d'une réalité qui est réduite chez Secundos non pas à une « concordance des contraires », à un effort pour croiser des perspectives distinctes, mais à un choc des opposés (comme sa définition de l'homme « cadavre éternel »). Faute d'articuler et de nuancer, Secundos ne dit (ou n'écrit) effectivement pas grand chose, non pas parce qu'il ne verbalise pas (le mutisme qu'on lui attribue est finalement anecdotique), mais parce qu'il ne cherche pas un « verbe » authentique qui dise la complexité et la variété du réel souvent irréductible aux seuls éclairages violents. Parler nous engage dans un

Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 18 pages.